

Le Talmud

ARSÈNE DARMESTETER

Le Talmud

Préface de
MOSHÉ CATANE

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2005

La première édition du *Talmud* a paru en 1888 dans la
Revue des études juives.

© Editions Allia, 1991, 2003, 2005.

L'ÉTUDE que nous avons entrepris de republier est un chef-d'œuvre de ce qu'on appelle la "science du judaïsme", dans la France de la fin du XIX^e siècle.

Plusieurs rares qualités font de cette monographie sur le Talmud une réussite exceptionnelle de l'esprit scientifique dans le domaine de la tradition d'Israël.

Et tout d'abord son auteur. Arsène Darmesteter, né le 5 janvier 1846, était le fils d'un modeste relieur de Château-Salins, non loin de Metz (alors dans le département de la Meurthe, aujourd'hui en Moselle), qui avait pour principale ambition de faire acquérir à ses enfants une culture approfondie. Sa femme, née Rosalie Brandeis, se flattait d'être descendante du fameux Maharal de Prague.

La famille s'était installée à Paris en 1852. Le jeune Arsène entra au *Talmud-Tora*, l'école préparatoire du séminaire rabbinique de Paris, puis commença ses études en vue de devenir rabbin. Mais, alors qu'il était élève de l'École rabbinique, il éprouva comme beaucoup de ses condisciples – ainsi du reste que de leurs homologues dans les établissements ecclésiastiques

tiques chrétiens de cette époque enivrée de scientisme – des doutes sur l’orthodoxie religieuse et renonça à la carrière sacerdotale.

Bachelier à seize ans et licencié ès lettres à dix-huit ans, il suivit les cours de philologie française à l’Ecole des chartes, à l’Ecole des hautes études et à la Sorbonne, il fut bientôt reconnu comme l’un des espoirs de cette discipline et nommé répétiteur de langues romanes à l’Ecole des hautes études (1872), après avoir présenté comme diplôme un *Traité de la formation des mots composés dans la langue française...*, publié en 1874 dans la bibliothèque de cette école.

Dès 1869, sur la recommandation de Gaston Paris, l’un des plus grands maîtres de l’étude du français du Moyen Age, Darmesteter avait été envoyé en mission par le ministère de l’Instruction publique pour relever les gloses françaises de Rachi dans les manuscrits des bibliothèques d’Angleterre. En six semaines, il avait dépouillé tout le matériel de Londres, d’Oxford et de Cambridge. Car Arsène Darmesteter avait eu une idée de génie : la langue parlée en France au XI^e siècle a laissé très peu de témoignages écrits ; rares étaient les gens qui savaient lire et écrire ; et ceux qui l’avaient appris n’auraient jamais eu l’idée de rédiger un

texte sérieux autrement qu’en latin. Il ne nous reste donc que quelques fragments de poèmes ou de sermons, destinés au peuple ignorant, dont la gamme des sujets traités, essentiellement religieux, est extrêmement étroite. Par contre, les rabbins français n’hésitaient pas, dans leurs commentaires, à expliquer une notion difficile en la traduisant dans le langage courant. Ils le faisaient naturellement en caractères hébraïques, ce qui pose un problème de déchiffrement. Mais cela constitue une masse importante ; en particulier ces mots parsèment les commentaires de la Bible et du Talmud de Salomon de Troyes, désigné généralement par l’acronyme Rachi (1040-1105), qui sont étudiés quotidiennement et assidûment dans toutes les communautés juives. Darmesteter projeta donc de relever dans les meilleures sources ces “gloses” (ou “glosses”) et d’enrichir ainsi notre connaissance du parler roman de la Champagne médiévale et du français du XI^e siècle en général. Dans le premier volume de la *Romania* (1872), Arsène Darmesteter publia un article retentissant sur ces recherches : “Glosses et glossaires hébreux-français du Moyen Age” (p. 14-176). En 1874, il étonna à nouveau le monde savant en déchiffrant et en interprétant “Deux élégies du Vatican”, poème liturgique

sur le martyre de treize Juifs à Troyes en 1288, qui nous a été conservé sous deux formes parallèles, l'une en hébreu et l'autre en ancien français, rédigé en caractères hébraïques (*Romania* III, p. 443-488). Quelques années plus tard (1881), Darmesteter donna une étude complète du tragique événement qui était le sujet de ces élégies : "L'autodafé de Troyes (24 avril 1288)" dans le volume II de la *Revue des études juives* (p. 199-233).

Dès cette époque, il consacrait une grande partie de ses efforts à composer, avec le professeur protestant Adolphe Hatzfeld, le *Dictionnaire général de la langue française*, qui, après plus de cent ans, est encore, par la sûreté de sa méthode et la clarté de son exposé, un incomparable outil scientifique. Cette œuvre majeure ne parut qu'après la mort de Darmesteter (1889-1890), avec une éclairante préface, "De la formation de la langue française", mise au point par Antoine Thomas, qui fait encore autorité aujourd'hui.

Il n'avait pas pour autant abandonné les gloses françaises des textes hébraïques, et il avait été envoyé en 1874 en Italie par le ministère de l'Instruction publique pour dépouiller les manuscrits de Rachi conservés dans les bibliothèques de Parme et de Turin. En 1877,

Darmesteter soutint ses thèses de doctorat ès lettres, la thèse latine (obligatoire à cette époque) sur un poète épique presque ignoré, Floovent, et la française, *De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent*. Cette thèse fit un peu scandale par sa hardiesse dans l'étude d'expressions pas encore entrées dans la langue protocolaire, et l'auteur dut au dernier moment effacer la mention du mot "soulographie", tiré d'un roman d'Emile Zola. Aussitôt après, Darmesteter fut appelé au poste de maître de conférences de langue et littérature françaises du Moyen Age à la faculté des lettres de Paris et put enfin épouser sa fiancée, Mlle Hartog, d'une famille juive très cultivée de Londres, apparentée au philosophe Henri Bergson. Sa belle-mère, Marion Hartog, née Moss (1821-1907), était connue comme éducatrice, poétesse et conteuse. La jeune Mme Darmesteter était elle-même une portraitiste de talent.

L'un de ses frères, sir Philip Joseph Hartog (1864-1947), devint chargé de cours de chimie au Owens College de Manchester et, outre ses découvertes dans sa discipline propre, eut par la suite un rôle important dans l'organisation de l'enseignement supérieur de Grande Bretagne. Chancelier de l'Université de Dacca au Bengale

de 1920 à 1925, il fut envoyé en 1933 en Palestine comme président de la commission d'enquête sur le développement de l'Université hébraïque de Jérusalem.

Un autre des beaux-frères d'Arsène Darmesteter, Numa Edward Hartog, mort prématurément (1841-1871), était un mathématicien distingué. Un troisième, Marcus, était un botaniste éminent. Et sa belle-sœur Cécile était pianiste et compositrice de musique.

Celui qui plus qu'aucun autre a eu le souci de ne pas laisser oublier la trop brève carrière d'Arsène Darmesteter fut son frère James, orientaliste et philosophe (1849-1894). Nommé professeur de langue et littérature iraniennes au Collège de France en 1886, il fit paraître en 1892 *Les Prophètes d'Israël*, où il se montre un des adhérents les plus fervents de la "religion du cœur", opposée à la "religion des pratiques". Ses idées sont en partie à l'origine de la fondation de l'Union libérale israélite, fleuron longtemps unique du réformisme juif en France. Mais James vit lui aussi sa vie écourtée ; il mourut à quarante-cinq ans, laissant une veuve, la poétesse Mary Robinson Duclaux.

Déjà chargé de l'enseignement du français à l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres (1881), sans avoir abandonné son

cours de littérature française au Séminaire israélite, Arsène Darmesteter fut nommé en 1883 à la Sorbonne professeur titulaire. Il avait été l'un des fondateurs de la Société des études juives (1879) et de son excellente revue, à laquelle il collabora activement. Mais en 1885 se déclara chez Darmesteter une affection cardiaque qui, après plusieurs avertissements, finit par l'emporter, à quarante-deux ans, le 11 novembre 1888.

Il laissait un *Cours de grammaire historique de la langue française*, professé à l'École normale de Sèvres, paru en quatre volumes en 1894-1895, et un petit livre sur *La Vie des mots étudiés dans leurs significations* (Paris, Delagrave, 1887, rééd. Ed. Champ libre, 1979), souvent réédité et traduit. Dans ces ouvrages de vulgarisation, Darmesteter se montre passionnant, et les moins intéressés par la linguistique se sont toujours laissés captiver par la clarté de ses démonstrations et la vitalité de ses exemples.

L'entrée de plain-pied des frères Darmesteter dans les palais de la science moderne leur fut certainement facilitée par le fait qu'ils avaient une parfaite connaissance de la langue allemande, qui dominait alors toute la vie universitaire. Et je voudrais indiquer comme signe de cette influence l'usage de la transcription "ch"

pour le son guttural de la lettre hébraïque *khaf*, de “sch” pour le *chine* et parfois “j” pour le *yod*. Il est curieux du reste qu’un linguiste aussi accompli ne semble pas avoir ajouté une grande importance aux problèmes de transcriptions.

La contribution exceptionnelle d’Arsène Darmesteter à l’étude de l’ancien français a laissé dans une certaine mesure dans l’ombre tout le reste de son œuvre scientifique. Celle-ci est cependant d’une très grande valeur dans de nombreux domaines, et, pour s’en persuader, il suffit de feuilleter les deux volumes de *Reliques scientifiques* que, dès 1890, lui consacra son frère, l’orientaliste James Darmesteter. Ce recueil, après une biographie composée par l’éditeur, des oraisons funèbres et une bibliographie détaillée, est divisé en trois parties : études juives, études judéo-françaises et études françaises. Ces dernières réparties entre deux domaines : littérature et philosophie du langage d’une part, histoire de la langue d’autre part. On se confond d’admiration devant la sûreté des connaissances, la clarté de l’exposé, la finesse des analyses et surtout la profondeur des vues nouvelles que manifestent ces différents écrits.

Il était normal que, dans un tel ensemble, un essai juvénile, le travail d’Arsène Darmesteter

sur le Talmud, n’ait pas eu le retentissement qu’il méritait. Rédigé dès 1866, il ne fut pas publié tout de suite, notamment à cause de la parution en octobre 1867, dans la *Quarterly Review* britannique, d’un article sur le même sujet d’un jeune savant juif d’origine hongroise, Emmanuel Deutsch (1829-1873), qui fut accueilli avec enthousiasme et traduit plus tard en plusieurs langues, y compris le français. On convient généralement que *Le Talmud* de Darmesteter est d’une envergure supérieure, mais la modestie de l’auteur lui interdisait de se mettre en parallèle avec l’ouvrage du lettré anglais, attaché au British Museum. Ce n’est qu’après la disparition prématurée de son auteur que parut l’article d’Arsène, d’abord dans les “Actes et conférences” de la *Revue des études juives* (t. XVII, 1888), puis dans les *Reliques scientifiques recueillies par son frère [James]* (t. 1), Librairie Léopold Cerf, 1890.

C’est un exemple remarquable d’érudition objective, fondé sur une expérience approfondie du sujet et reposant sur un esprit critique sévère sans être dénigrant. Darmesteter

1. Enfin, des extraits du *Talmud* ont paru dans les *Cahiers du Sud* (“Aspects du génie d’Israël”), juin 1950. (N.d.E.)

s'adresse à un lecteur cultivé, mais dépourvu de toute connaissance sur le Talmud, et à cet effet précise chaque notion mentionnée dans son texte. La netteté de l'expression, l'élégance du style en rendent la lecture aussi agréable qu'instructive.

C'est pourquoi la réédition du travail d'Arsène Darmesteter est parfaitement justifiée. Certes, d'innombrables recherches ont enrichi notre savoir, depuis lors, sur beaucoup de points de détail, mais l'ordonnance générale de l'œuvre du savant français et son caractère global lui font conserver jusqu'à ce jour son intérêt et son charme.

Il faut aussi remarquer qu'en cette fin du XIX^e siècle un jeune érudit, surtout s'il avait été élevé comme notre homme dans une certaine indigence matérielle et intellectuelle, ne pouvait manquer d'être ébloui par la science moderne et son enthousiasme à briser les idoles des croyances naïves. Bien que Darmesteter ne se départisse jamais d'une correction respectueuse à l'égard du passé de son peuple et de sa tradition, il est clair qu'il a adopté la tendance des universitaires contemporains, certains que la manière froide dont ils voient les choses est la seule qui convienne à un lettré. Aussi, la part faite au surnaturel, à l'inconscient, à l'indicible

– réintégrée aujourd'hui dans une vision plus complète de la réalité – est-elle des plus congrues, pour ne pas dire nulle.

Le *Talmud* d'Arsène Darmesteter fut réédité en 1911 dans une traduction anglaise de Henrietta Szold par la Jewish Publication Society of America, dans un volume contenant aussi l'article d'Emmanuel Deutsch.

Nous souhaitons aux lecteurs de cette nouvelle impression d'en tirer tout le profit et le plaisir qu'elle est capable d'apporter. Selon le dicton du Talmud, "les lèvres de l'auteur en seront animées dans le tombeau" (*Yevamothc* 97A).

MOSHÉ CATANE

Le Talmud ¹, abstraction faite de l'immense littérature rabbinique qui s'y rattache, représente le travail du judaïsme depuis Ezra jus-

1. La *Revue des études juives* faisait précéder l'étude d'Arsène Darmesteter de la note suivante : "En publiant le travail qu'on va lire, le conseil de la Société des études juives rend un nouvel hommage à la mémoire d'Arsène Darmesteter, dont la mort prématurée est un deuil pour la science. Cette étude sur le Talmud a été écrite avant 1870, sauf un passage qui a été ajouté plus tard. Nous la reproduisons ici sans y rien changer. Arsène Darmesteter était bien jeune quand il l'a écrite, et il a pu commettre quelques erreurs de détail, à peu près inévitables en un sujet aussi obscur et aussi vaste. En outre, les études talmudiques ont fait, depuis vingt ans, de grands progrès, les questions et la manière de les envisager se sont complètement transformées. Telle qu'elle est, l'étude de A. Darmesteter sur le Talmud n'en est pas moins, à présent encore, une œuvre utile et instructive ; il en a tracé le cadre avec une sûreté et une largeur étonnantes, et elle est encore la description la plus exacte et la plus complète qu'on ait de cet important monument religieux des Israélites. Les conseil de la Société des études juives est

qu'au VI^e siècle de notre ère, travail non interrompu, auquel ont coopéré toutes les forces vives et toute l'activité religieuse d'une nation. Si l'on songe qu'il est le miroir fidèle des mœurs, des institutions, des connaissances, en un mot de toute la civilisation juive en Judée et dans la Babylonie, pendant ces fécondes époques qui ont précédé et suivi l'avènement du christianisme, on comprendra l'importance d'une œuvre, unique en son genre, où un peuple entier a déposé ses sentiments, ses croyances, son âme. Et cependant rien n'égale l'importance du Talmud, si ce n'est l'ignorance où l'on est à son égard. Que connaît-on généralement de ce livre ? Le nom, tout au plus. On sait vaguement que c'est une œuvre immense, étrange, bizarre, écrite dans un style plus bizarre encore, où l'on voit amassées, dans l'incohérence du plus complet désordre, toutes sortes de connaissances plus ou moins exactes, de rêveries et de fables. Mais on ne s'est pas encore dit que c'est l'œuvre d'une nation et

persuadé que les lecteurs de la *Revue* seront heureux de lire ce travail si intéressant du jeune savant qui a été notre collègue et qui laisse au milieu de nous de si profonds regrets..." (N.d.E.)

l'expression d'une société, et qu'à ce titre il rentre dans les lois qui régissent la marche de l'humanité. On ne s'est pas dit que c'est un fait humain dont la genèse et le développement sont humains et peuvent être ramenés à des lois, et qu'ainsi il a droit à l'analyse scientifique. C'est avec de tout autres idées qu'on l'a étudié. Jusqu'ici, ce mot de Talmud a eu le don de passionner les esprits et de soulever d'âpres luttes. Chez ceux qui écrivaient sur ce livre, il ne fallait pas demander l'impartialité à laquelle prétend l'auteur des *Annales*, *sine irâ et studio*. Je ne parle pas des trois derniers siècles, où les passions religieuses inspiraient le plus souvent ces études, où la plupart des savants chrétiens voyaient dans le Talmud une monstruosité, une œuvre infernale, qui condamnait moralement le peuple juif ; où les Juifs revendiquaient ardemment le caractère sacré d'une œuvre qui était le boulevard de leur foi et l'incarnation de leur vie religieuse. De nos jours même, où l'on est en droit d'exiger plus de la science, le Talmud n'a pas encore partout trouvé une critique impartiale qui, s'élevant au-dessus des polémiques religieuses, l'examinât froidement et en étudiait la nature et la formation avec l'esprit que le physiologiste porte dans l'étude d'un être animé ou le philologue dans celle des

caractères d'une langue. Seuls de l'Europe savante, les Juifs d'Allemagne, s'aidant de la méthode critique, inconnue aux historiens juifs du Moyen Age, ont constitué la science talmudique. Il y a une quarantaine d'années, Jost, Zunz et Rappoport inauguraient, par leurs savantes recherches, ce grand mouvement qui se poursuit actuellement encore sans relâche. Les noms sont nombreux ; citons, entre autres, Krochmal, Hertzfeld, Graetz, Fraenkel, et au-dessus de tous Geiger, qui se fait remarquer par la sûreté et la force de sa critique hardie. Ces travaux ne restent pas confinés dans le judaïsme. Ils arrivent à s'imposer à l'érudition protestante, libre ou orthodoxe, et la forcent à faire entrer la science talmudique dans le cercle général des sciences humaines. Mais, en dehors de l'Allemagne, ces recherches n'ont guère d'écho. La France et l'Angleterre y sont restées jusqu'ici à peu près étrangères, bien que les travaux spéciaux commencent à y voir le jour ; mais en deçà comme au-delà du détroit, en somme rien de ces études ne pénètre jusqu'au grand public. C'est pour lui que, résumant, dans les pages suivantes, les principaux résultats de la critique allemande, nous nous proposons de donner une idée générale du Talmud. Nous consacre-

rons une première partie à l'étude analytique du recueil, dont nous examinerons les deux éléments constitutifs : la *Halakha* et la *Haggada*. Une seconde partie sera réservée à l'histoire de la formation de ce livre et aux lois qui l'ont dirigée. Enfin, après un coup d'œil jeté sur ses destinées ultérieures durant le Moyen Age et les Temps modernes, nous indiquerons ce qu'il reste à la science à faire avec le Talmud et ce qu'elle peut y prétendre chercher pour l'histoire générale de l'humanité.